Marc-Henri dans les Flandres

Autor(en): **Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **79 (1952)**

Heft 6

PDF erstellt am: **26.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-228123

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Marc-Henri dans les Flandres

par Jean des Sapins

Levés à la pointe du jour, Marc-Henri et ses compagnons prirent la grande route qui conduit à la mer. Ils s'arrêtèrent un instant pour admirer le célèbre palais de Laeken, résidence de la famille royale de Belgique.

— Quelque chose comme ça, dit Marc-Henri, pour nos conseillers fédéraux quand ils prennent leur retraite !

Ensuite ils traversèrent une belle campagne, admirablement cultivée, et constatèrent que les paysans belges, pour ne pas avoir passé un pair d'années à Marcelin sur Morges, savaient cultiver leur sol en première.

A Bruxelles, on leur avait dit de visiter le fort de Breendonk que les Allemands, durant la dernière guerre, transformèrent en camp de concentration. Ce fort, en vertu d'une décision du 19 août 1947, est devenu un musée et un lieu de pèlerinage.

A droite de la route, voici le fort. En compagnie d'autres visiteurs, nos trois Vaudois franchirent les grilles. L'intendant, qui est un rescapé, conduit d'abord ses hôtes dans la salle des S.S. qui servait à la fois de cantine et de tribunal. Il pèse sur un bouton et l'on entend le récit enregistré d'un ancien détenu qui raconte ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu et ce qu'il a souffert. Des otages amenés devant ce tribunal au début de l'après-midi, passaient en cellule et étaient fusillés à la tombée de la nuit. La visite continue. Personne ne parle. On regarde tout cela avec ce sentiment de crainte et d'horreur que provoquent toujours les actes de la bestialité humaine. On chemine dans ces corridors voûtés où le froid vous tombe sur les épaules. On entre dans des cellules si étroites qu'on a peine à concevoir que plusieurs malheureux y furent entassés avant d'être conduits à la chambre des tortures aménagée, en automne 1942, pour procéder aux interrogatoires. Les instruments de torture sont encore là, et, sur le sol, l'on voit la rigole par où le sang s'écoulait. Derrière la porte, dans une encoignure, on jetait celui qui attendait son tour de subir la « question ». Et dans chaque salle, on entend toujours cette voix qui semble venir de l'autre monde — cette voix qui rappelle les crimes commis par les bourreaux et les actes d'héroïsme des victimes. Les corps de ceux qui mouraient d'épuisement étaient remisés dans un abri où

les camarades de souffrances procédaient à la mise en bière.

A l'extrémité du fort et à ciel ouvert, voici l'enclos des exécutions : le gibet pour les pendaisons et les dix poteaux pour les fusillades. Des mains pieuses ont déposé des fleurs au pied de quelques poteaux. Ensuite c'est la visite du reliquaire où l'on a conservé les derniers messages, écrits au crayon, sur un simple papier — messages adressés à l'aumônier, Mgr Gramann, qui assista de nombreux Belges au moment de leur exécution.

Marc-Henri, si loquace d'habitude, ne dit rien. Il a la gorge serrée et le front barré par un pli qui, chez lui, dénote à la fois la colère et la souffrance.

Apprenant qu'il y a des Suisses dans le groupe des visiteurs, l'intendant fit un éloge du pays où il a retrouvé, à Leysin, la santé.

Puis ce fut le départ. On serre des mains. On remercie. On jette un dernier regard à ce camp d'extermination où, comme ailleurs, la barbarie allemande a atteint son paroxysme, et l'on s'éloigne.

Lorsque la voiture stoppe devant la cathédrale de Malines, Marc-Henri, que l'émotion étreignait encore, put enfin dire un mot :

— Les canailles ! s'exclama-t-il.

Tout en visitant le bel édifice gothique, véritable joyau des Flandres, Marc-Henri rappela que c'était l'église du cardinal Mercier, primat de Belgique durant l'autre guerre, l'homme qui sut tenir tête aux hordes allemandes de mille manières et à tel point que le général von Bissing, « gauleiter » de l'époque, disait : « Ce cardinal, il équivaut à un corps d'armée ! »

A Anvers, l'auto s'arrêta au bord de l'Escaut, parmi le va-et-vient de ce grand port qui est le premier du continent. Ville commerçante, riche, prospère, qui possède de magnifiques édifices et dont toute l'activité est orientée vers la mer. A peine arrivés, nos Vaudois prirent place sur un bateau-promenade qui, pendant une heure, sillonne le fleuve et permet de voir de près les navires de tout tonnage : ceux qui servent au service côtier, comme ceux qui ont fait le tour du monde. Le fleuve roule des eaux grises. L'énorme masse liquide, soumise aux mouvements des marées, se hérisse de petites vagues, tandis que les remorqueurs sillonnent la surface en tous sens.

Il y avait surtout un navire en partance pour l'Amérique du Sud qui attirait les regards de nos voyageurs.

— Il me faudrait peu pour m'embarquer sur celui-là, déclara Marc-Henri en le désignant du doigt. A présent qu'on est embryés, on ne sait pas où l'on veut s'arrêter !

— Ta ta ta, répondit François, de son air narquois, et l'Hortense, qu'est-ce qu'elle dirait ?

— Ah ! oui, reprit Marc-Henri, ça me fait penser que je lui ai promis une carte postale, de temps en temps. Allons voir faire nos écritures !

Puis il ajouta :

— Il y a un farceur qui a dit que les trois embêtements des voyages, c'étaient : les valises, les pourboires et les cartes postales. Il avait bougrement raison !

* * *

Le lendemain, ils arrivèrent à Gand, la ville aristocratique, célèbre par son « Quai des Herbes » situé au bord d'un canal et entouré de belles demeures. L'hôtel-de-ville est imposant. C'est là que résida Charles-Quint, l'ennemi de François Ier qui disait volontiers : « Je mettrai Paris dans mon Gand ! » Et c'est dans cette cité que, durant les Cent-Jours, Louis XVIII se réfugia.

Après Gand, voici Bruges, dont la vaste place dominée par le beffroi, les impressionna. Ils entreprirent, au moyen d'un vieux fiacre, la visite de la ville, célèbre au moyen âge par son activité industrielle et commerciale. Le cocher, en chapeau melon et redingote noire, les promena dans de pittoresques ruelles, le long des canaux, puis leur fit franchir des ponts en dos d'âne. Les cygnes vont et viennent sur les eaux calmes. Partout c'est le silence, justifiant le nom de « Bruges-la-Morte » donné à cette ville par le poète Rodenbach.

Ils entrèrent dans un béguinage où l'on fait de la dentelle et aperçurent les béguines maniant leurs fuseaux dans un jardin plein de fleurs. Jules au Sapeur — ce vieux garçon endurci — s'approcha d'une nonne et essaya de lier conversation. Il en fut pour ses frais. La jeune béguine pencha un peu plus sa cornette sur son ouvrage et ne répondit rien.

— Tonnerre de Jules, fit Marc-Henri, ne va-t-il pas essayer de dérouter ces filles. Tu n'as point de vergogne !

— Oh ! répondit Jules, d'un air entendu, celle-là, c'est une toute jolie. On dirait une madone !

De Bruges à Ostende, la route se rapproche de la frontière hollandaise. On aperçoit, de temps à autre, un moulin à vent et, autour des maisons proprettes, des champs de fleurs. Voici la mer du Nord, bordée de dunes, sortes de monticules de sable couverts, par places, d'herbes folles. De temps à autre, un fort construit par les Allemands fait face à la mer. A Ostende, du haut du balcon de leur hôtel, ils virent la foule des baigneurs sur l'une des plus célèbres plages d'Europe.

— Si on y allait ? dit Marc-Henri.

— Rien de ça, répliqua François, avec ces marées, on ne sait jamais si on ne sera pas emporté plus loin qu'on ne le voudrait.

Quant à Jules, qui songeait encore à sa madone du béguinage de Bruges, il se borna à allumer sa pipe.

— Capons ! conclut Marc-Henri, en remettant son costume de bain dans la valise.

Le lendemain, ils passèrent la frontière et gagnèrent Paris par Lille, Cambrai et Senlis.

A Paris, comme il se doit, nos trois Vaudois se rendirent au tombeau de Napoléon.

— On lui doit bien cette visite, dit Jules au Sapeur, puisqu'on vient de le voir sur son dernier champ de bataille.

— Oui, oui, fit Marc-Henri, en contemplant le tombeau, c'est le moment de rappeler les propos de « Favey, Grognuz et l'assesseur », à cette même place (racontés par Louis Monnet du *Conteur*). Ne sachant que dire, Favey se tourna vers Grognuz et déclara : « Dire qu'il est là, lui qui aimait tant aller et venir ! »

Et le soir, pour se distraire, ils allèrent à Montmartre.

Le retour se fit en plusieurs étapes et, quand ils franchirent la frontière, près de Vallorbe, ils entonnèrent, d'un seul cœur :

Salut glaciers sublimes...

BIEN CONSEILLÉ MUTUELLE VAUDOISE ACCIDENTS BIEN ASSURÉ
Tél. 22 61 21